Introduction

Florence Vatan et Anne Vila

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aes/1706>

DOI : 10.4000/aes.1706

ISSN : 2258-093X

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Florence Vatan et Anne Vila, « Introduction », *Arts et Savoirs* [En ligne], 11 | 2019, mis en ligne le 15 juillet 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aes/1706> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aes.1706>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Centre de recherche LISAA (Littératures SAVoirs et Arts)

Introduction

Florence Vatan et Anne Vila

- 1 « Je défie qu'on explique rien sans le corps », proclame Diderot dans un chapitre des *Éléments de physiologie* (1778) visant à démolir l'hypothèse d'une âme immatérielle¹. Découvrir une telle phrase sous la plume d'un des penseurs matérialistes les plus notoires de son époque n'a rien de surprenant. Ce qui est peut-être plus inattendu, c'est l'ampleur avec laquelle l'intérêt pour le corps et les tentatives d'explication au moyen du corps se répandent au XVIII^e et au XIX^e siècles dans un vaste éventail de domaines, allant de la littérature à la philosophie en passant par la médecine, l'hygiène, la morale, l'éducation, l'esthétique, le discours religieux ou encore la théorie politique². Au cours de cette période, le corps alimente des savoirs et un imaginaire protéiformes, en devenant tour à tour objet d'investigation, principe explicatif, vecteur métaphorique ou encore source (ou cible) de projections et de fantasmes. Or, la puissance de rayonnement du corps semble d'autant plus forte qu'il subsiste à l'état de problème et ne cesse d'opposer l'énigme de ses modes opératoires à ceux qui tentent d'en percer à jour les secrets. La difficulté d'en saisir la nature est renforcée par le fait qu'il semble ne pouvoir être décliné qu'au pluriel tant il se réfère à des registres disparates du savoir et de l'expérience³. Il reste, fondamentalement, un défi pour la pensée, défi qui appelle le déchiffrement tout en s'y dérochant.
- 2 Les obstacles que soulève l'appréhension du corps se reflètent dans les théories concurrentes visant à en élucider les modes de fonctionnement, qu'il s'agisse de la conception du corps-machine, de celle de l'organisme ou des modèles vitalistes⁴. Ils se manifestent également dans la question du rapport corps/esprit, question épineuse et lourde de controverses opposant les partisans du monisme philosophique aux défenseurs du dualisme. Alors que la perspective dualiste pose – à l'instar de la philosophie cartésienne – une différence de nature entre l'âme et le corps⁵, ou encore – à l'image de la philosophie éclectique et de la médecine spiritualiste du XIX^e siècle – l'irréductibilité des opérations de l'âme et de l'esprit⁶, les modèles monistes tendent à envisager l'homme dans sa continuité sur l'échelle des êtres : au lieu d'en célébrer la part de transcendance, ils mettent l'accent sur sa dimension « animale » et accordent un rôle prépondérant aux processus sensoriels dans les opérations de l'esprit. La

théorie de l'homme-machine de La Mettrie, le modèle de « l'homme vibratile » qui y fait suite⁷, les thèses de Cabanis sur la pensée comme simple « sécrétion » du cerveau ou encore les travaux des philosophes matérialistes (Diderot, Helvétius) et des médecins physiologistes (Broussais, Gall, Moreau de Tours) attribuent une origine organique aux processus mentaux et aux troubles psychiques⁸.

- 3 L'intrication étroite entre physique et moral transparait également dans les notions d'« esprits animaux », courroie de transmission entre le corps et l'esprit dans la théorie de l'homme-machine⁹, ou dans la conception – au XVIII^e siècle – de l'homme sensible. Cette conception qui privilégie les « fibres » ou les « fluides » nerveux donne le primat à la « sensibilité », notion d'autant plus féconde qu'elle permet de mettre en relation un vaste ensemble de phénomènes – des processus sensoriels primaires aux raffinements de la sensibilité morale ou de l'éducation du goût tout en servant de base à une nouvelle science de l'homme¹⁰.
- 4 La fascination qu'exerce le corps en tant que puissance inconnue et potentiellement menaçante se fait jour dans l'attention accordée à ses manifestations pathologiques et dérégées. Ainsi, les interprétations physiologiques visent à rendre compte des troubles et des excès du comportement humain, qu'il s'agisse des pulsions destructrices des libertins¹¹, de la genèse du sublime (Burke, Diderot)¹², des maladies des gens de lettres, ou du tempérament maladif attribué au génie (Virey, Réveillé-Parise, Balzac, Moreau de Tours, Lombroso)¹³. Au cours du XIX^e siècle, les troubles liés à l'hystérie, l'hypocondrie, la monomanie, la névrose, le somnambulisme ou encore la folie lucide – troubles ancrés, selon la plupart des auteurs de l'époque, dans un substrat physiologique – viennent hanter les textes littéraires et les traités médicaux, sans compter les travaux de médecine rétrospective visant à interpréter, souvent dans un contexte anticlérical, les phénomènes d'extase religieuse ou les révélations mystiques et philosophiques en termes d'hystérie et d'hallucination¹⁴.
- 5 Cette polarisation sur le corps malade ou dévoyé s'étend par métonymie au corps social en son entier en suscitant un foisonnement de discours alarmistes ou prophylactiques. Jean-Jacques Rousseau, par exemple, – pourfendeur des effets corrosifs de la vie en société – évoque dans ses *Confessions* son désir d'écrire une « morale sensitive », livre qui aurait eu pour but de « forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent »¹⁵. De même, les médecins du XVIII^e et du XIX^e siècles multiplient les ouvrages d'hygiène en vue de promouvoir la régénération sociale¹⁶.
- 6 La dénonciation de la corruption du corps social trahit une hantise face à des éléments perçus comme dangereux et délétères qu'il s'agit de discipliner, stigmatiser, voire exclure : les prostituées, incarnation d'une sexualité féminine vénale et débridée réfractaire à l'idéal domestique de la mère dévouée et de l'épouse modèle ; les agissements « barbares » et « sauvages » de la foule faisant irruption sur la scène de la « civilisation » et associée à l'essor d'un prolétariat urbain ; ou bien les figures endogènes et exogènes de l'altérité véhiculées par les théories raciales ou les discours antisémites¹⁷. Les théories du déclin et de la dégénérescence, particulièrement en vogue dans la seconde moitié du XIX^e siècle, puisent abondamment dans le registre métaphorique du corps malade, contaminé et corrompu et dans celui de l'hérédité morbide¹⁸.
- 7 Le corps apparaît donc comme un ensemble de signes qu'il s'agit de lire, de déchiffrer et d'expliquer. Or ce travail de déchiffrement ne cesse de buter sur l'opacité constitutive de son objet. Traversées de tensions et de contradictions, les lectures du

corps révèlent, en retour, les œillères de l'observateur ou de l'analyste. Dans son versant glorieux et maîtrisé, le travail de déchiffrement herméneutique trouve une illustration exemplaire dans ce que Carlo Ginzburg a nommé le « paradigme indiciel », à savoir l'aptitude à remonter – à l'aide d'inductions et de conjectures – de détails ou de faits négligeables jusqu'à une compréhension d'ensemble de la singularité des êtres ou phénomènes étudiés¹⁹. Il s'incarne avec particulièrement de force dans le regard clinique mêlant l'observation informée à un flair et à un « coup d'œil » perspicaces. La méthode clinique, attentive à l'idiosyncrasie des cas individuels, suppose une saisie sensible et concrète du corps afin d'interpréter les symptômes de manière adéquate et d'établir un diagnostic approprié²⁰. La sémiologie du corps s'illustre également dans la vogue des physiologies, de la physiognomonie, de la phrénologie ou de la graphologie²¹. Tous ces courants de pensée postulent qu'il est possible, à partir de la conformation physique, de la gestuelle, de la démarche, du visage, de la configuration d'une écriture ou des mouvements expressifs, d'accéder à l'essence et à la vérité d'un individu ou d'un type social.

- 8 La maîtrise des signes et du langage du corps a également partie liée avec l'accès à l'individuation et avec l'idéal d'accomplissement de soi, idéal tendu entre le respect des jeux sociaux et la quête d'authenticité²². Lieu expressif par excellence, le corps permet d'affirmer ce qui nous appartient en propre, qu'il s'agisse d'un style, d'un mode d'existence, ou d'un imaginaire personnel. Toutefois, en tant que théâtre privilégié des apparences, il est aussi un espace où le masque et la dissimulation règnent en maîtres : que ce soit sous forme d'émotions contenues, d'expressions affectives convenues, de masques impénétrables, de parures de circonstance ou encore de déguisements délibérés, le corps bridé, apprêté et composé témoigne d'un art consommé, voire retors, du gouvernement de soi.
- 9 Parallèlement, le corps est soumis à diverses formes de contraintes, de domination et d'assujettissement qui rendent l'idéal de présence à soi illusoire. Comme l'a mis en lumière Michel Foucault, le corps est traversé et habité par des rapports de pouvoir et des mécanismes disciplinaires, destinés à le contrôler pour en conjurer et neutraliser les débordements, qu'il s'agisse de prescriptions religieuses, éducatives, médicales, hygiéniques ou esthétiques. Dressé ou redressé, discipliné, quadrillé, ou corseté, le corps incorpore avec plus ou moins de succès des injonctions et des codes qui en définissent l'aspect, la posture, la silhouette, la gestuelle, voire le langage émotif²³. Le corps féminin, tout particulièrement, devient la cible privilégiée d'un « droit » de regard et de contrôle essentiellement masculin²⁴.
- 10 En dépit de leur force contraignante, ces moules comportementaux et ces attentes préétablies n'anéantissent pas la singularité du corps ni son potentiel transgressif et subversif. Il subsiste en effet des moments de fulgurance et d'échappées dans l'involontaire où le corps résiste à toute grammaire sociale et aux dispositifs disciplinaires pour s'affirmer dans sa différence irréductible et dans la spontanéité de ses impulsions et de ses désirs²⁵. De tels moments restent précieux d'un point de vue herméneutique : comme le signale en effet Carlo Ginzburg, c'est lorsque s'opère le relâchement de la conscience et de la volonté que se révèle l'individualité authentique²⁶.
- 11 Les articles dont se compose ce numéro explorent, sous des angles divers et dans une perspective transséculaire et interdisciplinaire, les défis, paradoxes et difficultés que soulève la lecture des corps. Ces défis peuvent s'inscrire dans la démarche

herméneutique elle-même, lorsque le corps vient s'inviter dans le processus de déchiffrement. L'énergie désirante ou affective du lecteur ou du spectateur vient mettre à mal tout idéal de saisie distante et impartiale. Tel est le cas de Diderot lorsqu'il interprète les larmes de l'ingénue de Greuze pleurant son oiseau mort en allégorie d'une virginité perdue (Roy). Son exercice voyeuriste d'« ekphrasis critique » se révèle un miroir fantasmatique où l'ingénue se transforme en pâture rêvée pour les esprits esthètes et libertins. Le désir vient dès lors infléchir la lucidité du regard esthétique.

- 12 Même brouillage fantasmatique dans la méprise du sculpteur Sarrasine sur l'identité du castrat Zambinella, cas-limite de « fureur herméneutique » (Pitteloud). Par sa focalisation sur les détails et les traces imperceptibles, la démarche indiciare se prête tout particulièrement aux errances, aux divagations et à la cristallisation fétichiste. Toutefois, en dépit de leur part d'aveuglement, ces lectures désirantes n'en restent pas moins potentiellement fécondes. Elles témoignent en effet de l'importance du corps et de la sensibilité dans la réception d'un texte, d'une pensée ou d'une œuvre d'art. Pour qu'un texte échappe aux formes désincarnées de l'indifférence et de la banalité, il faut, rappelle Roland Barthes, que la réponse qu'il suscite se fasse « au niveau du corps », à travers « un frémissement physique »²⁷. Les pérégrinations herméneutiques de Théophile Gautier dans son « archéofiction » fantaisiste, « Le Pied de momie », et celles de Gustave Flaubert dans son roman archéologique *Salammbô* explorent les potentialités ludiques, sensuelles et heuristiques offertes par la poursuite de traces évanescences.
- 13 Les lectures « disciplinaires » du corps visant à en contrôler les usages sont elles aussi sujettes à des défis de taille. Les tensions et les contradictions dont elles sont porteuses témoignent de la difficulté d'enfermer le corps dans un carcan théorique ou idéologique définitif. Ainsi, la corruption, enjeu de réflexion philosophique et de débats médico-religieux majeurs au XVIII^e et au XIX^e siècles, fait l'objet d'une condamnation au nom d'une nostalgie de la pureté perdue tout en étant reconnue comme coextensive au grand cycle de la vie (Chalmin). Bien que la pensée des Lumières ait été hantée par les effets délétères de la corruption au sens physique et moral, qu'il s'agisse de facteurs externes – les miasmes et l'air fétide des grandes villes – ou internes – la corruption du sang et la propagation de la grande vérole –, elle n'en célèbre pas moins, dans son versant vitaliste, la décomposition comme vecteur de transformation, de génération et de régénérescence. L'inoculation de la petite vérole symbolise cette vision mélioriste en faisant de l'élément corrompateur un facteur de guérison et de progrès.
- 14 L'ambivalence du corps se manifeste également dans les prescriptions visant à réguler l'hygiène et la moralité des jeunes filles (Wicky). Ainsi, l'odeur corporelle et les parfums font l'objet de discours à la fois convergents et contradictoires où s'affrontent les contraintes religieuses et les impératifs hygiéniques. Alors que les cercles ecclésiastiques et médicaux s'accordent à reconnaître dans la régulation des odeurs un gage de moralité, la prohibition du bain dans les couvents va à l'encontre des règles d'hygiène préconisées par les médecins. Plus généralement, les odeurs et les parfums ont un statut équivoque, évoquant tour à tour la plongée dans l'animalité, les appas de la séduction, les excès de coquetterie, la pureté des jeunes filles en fleur ou encore l'élan vers la spiritualité.
- 15 Enfin, le soupçon à l'encontre du corps est au cœur des analyses visant à promouvoir un idéal rationaliste ou une éthique de la maîtrise de soi. Malebranche, par exemple, rejette la conception aristocratique du goût comme « instinct de la raison » ou « raison

intuitive » réservée à une élite (Hamerton). Dans une vision cartésienne teintée de négativité augustinienne, il condamne le goût comme perception sensorielle foncièrement faillible et relative. L'inconstance de ses manifestations reflète la faiblesse de l'homme depuis la chute, faiblesse qui le place sous l'emprise du corps et des illusions des sens.

- 16 Les écrits autobiographiques de la Princesse de Carignano, quant à eux, témoignent d'une mise en sourdine du corps au profit d'un idéal de perfectionnement intérieur (Cabot). À mi-chemin de la culture française et italienne, la princesse trouve dans l'écriture autobiographique un mode d'examen de soi qui la place sur un pied d'égalité avec ses amis hommes. Elle se protège des tumultes de la passion et de l'ivresse des sens en privilégiant une amitié amoureuse et un commerce intellectuel qui lui permettent d'acquérir une identité fluide en marge des attentes liées à son sexe.
- 17 Si les réflexions sur la corporéité présentées dans ce numéro sont inscrites dans un cadre historique particulier, elles ne sont pas sans parallèles avec des considérations plus récentes : Roland Barthes, par exemple, n'a cessé d'interroger la pluralité des expériences corporelles et le décalage qui peut s'opérer entre le sentiment intime du corps et les signes qui le représentent²⁸. Le corps captive ou inquiète les auteurs abordés ici en raison des mystères qu'il recèle tout en étant investi – notamment au XVIII^e et au XIX^e siècles – d'une puissance explicative et d'un pouvoir heuristique décisifs. Aussi demeure-t-il un foyer vivace d'interrogations et d'explorations à la mesure des défis dont il est porteur.

NOTES

1. Denis Diderot, *Éléments de physiologie*, Œuvres complètes, vol. XVII, Paris, Hermann, 1987, p. 334.
2. Sur l'ampleur de cet intérêt pour le corps, voir, par exemple, Ronald W Tobin (éd.), *Le Corps au XVII^e siècle*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1995 ; Monique Moser-Verrey, Lucie Desjardins et Chantal Turbide, *Le Corps romanesque. Images et usages topiques sous l'ancien régime*, Laval, Les Presses de l'Université de Laval, 2009 ; Hélène Cussac, Anne Deney-Tunney et Catriona Seth (éds.), *Les Discours du corps au XVIII^e siècle*, Paris, Hermann, 2015 ; Michaël Bouffard, Jean-Alexandre Perras & Érika Wicky (éds.) *Le Corps aux XVII^e & XVIII^e siècles : représentations & enjeux*, Paris, Hermann, 2013. Voir également Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine & Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, 3 vol., Paris, Seuil, 2005.
3. Même s'il souhaite éviter « l'éclatement d'un corps écartelé entre le subjectif et l'objectif », François Dagognet reconnaît « plusieurs corps dans le corps même », plusieurs « strates » du corps : « l'objectif, le vécu, le social ou encore "le corps en soi", le "corps pour soi", le "corps pour autrui" » (*Le Corps multiple et un*, Le Plessis-Robinson, Les Empêcheurs de penser en rond, 1992, p. 9, p. 11). De même, comme le rappelle Mathieu Potte-Bonneville, Michel Foucault souligne la multiplicité des corps, multiplicité qui le conduit, entre autres, à « distinguer et à articuler au moins la question du corps propre, celle du corps vivant, celle enfin du corps matériel » (« Les Corps de Michel Foucault », *Cahiers philosophiques*, 2012/3, n° 130, p. 77). Roland Barthes, pour sa part, distingue « le corps des anatomistes et des physiologistes, celui que voit ou que parle la science » ou encore « le corps de jouissance, fait uniquement de relations érotiques », ce dernier

corps lui permettant de célébrer le texte comme « anagramme [...] de notre corps érotique » : « Quel corps ? Nous en avons plusieurs », proclame-t-il (*Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 29-30).

4. Pour un parcours à travers cette « bataille du corps », notamment entre la conception du « corps-machine » et un « corps baroque et critique qui toujours se joue de l'expérimentateur, le confond et déborde le cadre de l'approche mécanique », voir François Dagognet, *op. cit.*, p. 53-84 (p. 77 pour la citation). Voir également Georges Canguilhem, « Machine et organisme », in *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 2009 [1965], p. 129-164 ; et Elizabeth A. Williams, *The Physical and the Moral: Anthropology, Physiology, and Philosophical Medicine in France, 1750-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

5. On notera que dans la philosophie cartésienne, le corps a son rôle à jouer : si, chez Descartes, rappelle François Azouvi, « le corps – et la vie, en dernière analyse – subvertissent et utilisent la raison », il existe également une « sagesse du corps » grâce à laquelle « il assure des fonctions dont l'âme peut ne pas s'occuper » (François Azouvi, « Le rôle du corps chez Descartes », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 83e année, n° 1, janvier-mars 1978, p. 1-23, citation p. 2 et p. 17).

6. Voir Jan Goldstein, *Console and Classify: The French Psychiatric Profession in the Nineteenth Century*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1987 ainsi que *The Post-Revolutionary Self. Politics and Psyche in France, 1750-1850*, Harvard, Harvard University Press, 2008.

7. Rudy Le Menthéour, *La Manufacture des maladies : la dissidence hygiénique de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 25. Voir également les pages que Caroline Jacot Grapa consacre aux images instrumentales du corps qui prolifèrent dans les domaines physique, médical et musical à partir de 1750 (*Dans le vif du sujet : Diderot, corps et âme*, Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 267-290).

8. Il faut souligner que les modèles monistes ne renoncent pas nécessairement à l'hypothèse d'une âme immatérielle. Ils se caractérisent par l'exigence méthodologique d'une connaissance fondée sur l'expérience et attentive aux processus sensoriels. Voir Heinz Thoma, « Matérialisme », in *Dictionnaire européen des Lumières*, publié sous la direction de Michel Delon, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 669-673 ainsi que Fernando Vidal, *Les Sciences de l'âme : XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

9. Voir Sylvie Kleiman-Lafon et Micheline Louis-Courvoisier (éds.), *Les Esprits animaux, XVI^e-XXI^e siècles : littérature, histoire, philosophie, Épistémocritique : littérature et savoirs*, 2018.

10. Voir notamment Anne Vila, *Enlightenment and Pathology: Sensibility in the Literature and Medicine of Eighteenth-Century France*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1998.

11. Sur la spécificité psycho-physiologique du libertin sadien, voir notamment James A. Steintrager, *Cruel Delight: Enlightenment Culture and the Inhuman*, Bloomington and Indiana, Indiana University Press, 2004, p. 87-114.

12. Sur le physiologisme de Burke, voir Vanessa Ryan, "The Physiological Sublime: Burke's Critique of Reason", *Journal of the History of Ideas*, vol. 62, n° 2, avril 2001, p. 265-279. Sur le sublime chez Diderot, voir Dominique Peyrache-Leborgne, *La Poétique du sublime de la fin des Lumières au Romantisme (Diderot, Schiller, Wordsworth, Shelley, Hugo, Michelet)*, Paris, Champion, 1997, p. 39-82.

13. Jacques-Joseph Moreau de Tours, par exemple, qualifie le génie de « névrose », formule reprise par les frères Goncourt et vouée à une longue postérité (*La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire ou de l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel*, Paris, Masson, 1859, p. 464). Voir également Anne Vila, *Suffering Scholars: Pathologies of the Intellectual in Enlightenment France*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2018 ; Tony James, *Dream, Creativity and Madness in Nineteenth-Century France*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; Juan Rigoli, *Lire le délire : Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2001 ; Anne Jefferson, *Genius in France: An Idea and Its Uses*, Princeton, Princeton University Press, 2014.

14. Voir notamment les ouvrages de Louis François Lélut, *L'Amulette de Pascal pour servir à l'histoire des hallucinations* (Paris, Baillière, 1846) et *Du Démon de Socrate. Spécimen d'une application de la science psychologique à celle de l'histoire* (Paris, Baillière, 1856). Sur l'importance du corps malade dans la littérature de l'époque, voir Jean-Louis Cabanès, *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes* (1856-1893), 2 vol. Paris, Klincksieck, 1991.
15. *Les Confessions*, in Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 409.
16. Voir à ce sujet Sean M. Quinlan, *The Great Nation in Decline: Sex, Modernity and Health Crises in Revolutionary France c. 1750-1850*, Aldershot, England, Burlington, VT, Ashgate Publishing, Ltd., 2007.
17. Sur ces préoccupations, perceptibles, entre autres, dans les écrits de Alexandre Jean-Baptiste Parent-Duchâtelet (*De la prostitution dans la ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, 2 vol., Paris, Baillière, 1836), du comte de Gobineau (*Essai sur l'inégalité des races humaines*, 4 vol., Paris, Firmin Didot, 1853-1855), de Scipio Sighele (*La Foule criminelle : essai de psychologie collective*, Paris, Alcan, 1892) ou de Gustave Le Bon (*Psychologie des foules*, Paris, Félix Alcan, 1895), voir Jann Matlock, *Scenes of Seduction. Prostitution, Hysteria, and Reading Difference in Nineteenth-Century France*, New York, Columbia University Press, 1994 ; Susanna Barrows, *Distorting Mirrors: Visions of the Crowd in Late Nineteenth-Century France*, New Haven, Yale University Press, 1981 ; Sarga Moussa (éd.), *L'Idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII^e et XIX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; Claude-Olivier Doron, *L'Homme altéré. Races et dégénérescence (XVII^e-XIX^e siècles)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2016.
18. Voir, par exemple, Daniel Pick, *Faces of Degeneration: A European Disorder, 1848-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.
19. Carlo Ginzburg, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, n° 6, 1980, p. 3-44.
20. Voir Michel Foucault, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963 ; et, plus récemment, Patrick Singy, "Huber's Eyes: The Art of Scientific Observation Before the Emergence of Positivism", *Representations*, vol. 95, n° 1, 2006, p. 54-75.
21. Voir, par exemple, Valérie Stiénon, *La Littérature des physiologies : Sociopoétique d'un genre panoramique (1830-1845)*, Paris, Classiques Garnier, 2012.
22. Pour une étude de cette « paradoxale injonction à l'authenticité et à la conformité, à l'expression et à l'effacement, à la spontanéité des émotions et au silence des figures », voir Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle)*, Paris, Payot, 1988.
23. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1972. Voir également, Georges Vigarello, *Le Corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Éditions du félin, 2018.
24. Voir notamment Londa L. Schiebinger *The Mind Has No Sex? Women in the Origins of Modern Science*, Cambridge, Harvard University Press, 1989 ; et Janet Beizer, *Ventriloquized Bodies. Narratives of Hysteria in Nineteenth-Century France*, Ithaca, Cornell University Press, 1994. Sur la construction sociale des corps et l'incorporation des rapports de domination, voir Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, notamment p. 11-39.
25. Dans sa lecture de Foucault, Matthieu Potte-Bonneville situe ainsi le corps « au point de recoupement entre normalisation disciplinaire et herméneutique du désir » (art. cit., p. 88).
26. Ginzburg, art. cit., p. 8.
27. Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975, p. 133. Cité par Vincent Jouve, « Réflexion et métaphore chez Roland Barthes », *Carnets*, 6, 2016, p. 2-4, p. 4 pour la citation.
28. « J'ai un corps digestif, j'ai un corps nauséux, un troisième migraineux, et ainsi de suite : sensuel, musculaire (la main de l'écrivain), humoral, et surtout : *émotif* : qui est ému, bougé, ou

tassé ou exalté, ou apeuré, sans qu'il y paraisse rien. D'autre part, je suis captivé jusqu'à la fascination par le corps socialisé, le corps mythologique, le corps artificiel (celui des travestis japonais) et le corps prostitué (de l'acteur). Et en plus de ces corps publics (littéraires, écrits), j'ai, si je puis dire, deux corps locaux : un corps parisien (alerte, fatigué) et un corps campagnard (reposé, lourd) » (*Roland Barthes par Roland Barthes*, *op. cit.*, p. 65). Voir, à ce sujet, Miroslaw Loba, « Le Corps de Roland Barthes », *Studia Romanica Posnaniensia*, 37/1, 2010, p. 3-11.

AUTEUR

FLORENCE VATAN ET ANNE VILA

Université du Wisconsin à Madison